

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (7<sup>e</sup> partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (suite et fin). — VARIÉTÉS. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il faut que les jeunes femmes et les jeunes filles se résignent : on dansera fort peu cet hiver ; les bals officiels seront rares, et, excepté dans quelques cercles de famille, la musique de contredanse et de valse restera muette. Déjà les grandes chasses de Compiègne et de Fontainebleau ont été supprimées ; la guerre fait trop de victimes pour qu'on puisse songer aux plaisirs bruyants et aux fêtes joyeuses ; mais on se permet toujours les distractions de l'art et celles de l'esprit, et c'est dans nos théâtres les plus renommés qu'il faut aller chercher les modes nouvelles les jours de première représentation. L'autre soir, au *Comte de Laverne*, à la Porte-Saint-Martin, nous avons remarqué, dans une des grandes loges de premières d'avant-scène, deux toilettes d'un haut goût. La jeune madame de L..., femme d'un sénateur, portait une robe en satin vert-céladon : la jupe était brodée de losanges de jais noir qui formaient tablier ; les mêmes losanges, en plus petit, se répétaient en bretelles sur le corsage, et ornaient les manches en plusieurs rangs qui remontaient sur la couture ; au bas des manches étaient deux rangs de guipure noire, ainsi qu'au bas des basques, surmontés également de losanges de jais ; le col et les manches de dessous étaient en point de Bruxelles ; la broche était en camées de malachite, de même que le bracelet. Le chapeau était tout petit, en crêpe rose, avec blonde transparente blanche, et formant entre-deux au bord de la passe et sur le bavolet ; le dessous était tout garni de ruches en petites blondes blanches et noires alternées, dans lesquelles se nichaient sur les côtés deux touffes de roses pompons. On ne saurait rien imaginer de plus coquet que ce joli chapeau. L'autre

toilette se composait d'une robe en moire antique écrue : sur la jupe se déroulaient en tablier cinq bandes de velours noir montant de l'ourlet à la ceinture ; chaque bande était garnie au bord d'une petite guipure noire ; sur le corsage, les mêmes bandes garnies formaient bretelles, et ornaient les manches et les basques ; le col et les manches de dessous étaient en fine valenciennes. La jeune et brune madame B., femme d'un député, portait avec cette robe un bracelet en turquoises et opales et une broche assortie. Son chapeau était tout semblable à celui de sa voisine, mais seulement bleu de ciel au lieu d'être rose ; sous la passe, des touffes de *ne m'oubliez pas* remplaçaient les roses pompons. Ces deux toilettes, chapeaux et robes, sortaient des ateliers de madame Minette.

C'est aussi par cette couturière de la haute fashion qu'avaient été faites trois robes fort remarquées l'autre soir dans une réunion choisie du faubourg Saint-Germain. La duchesse de P..., sans être en deuil, avait eu la fantaisie de revêtir une robe de taffetas blanc recouverte de dentelle noire. Voici comment cette robe était faite : la jupe était garnie de deux grands volants de taffetas blanc formant double tunique ; au bord de chaque volant était posé un effilé mousseux en soie blanche ; une haute dentelle noire à riches dessins recouvrait entièrement ce volant, ne laissant voir que l'effilé ; le corsage, décolleté, à pointe, était garni de même avec des volants de dentelle noire doublés de taffetas blanc et au bord desquels passait aussi un effilé mousseux ; les manches, courtes, se composaient de trois bouffants de taffetas recouverts de dentelle noire ; un rang de dentelle les garnissait et tombait jusqu'au coude ; du bouffant du milieu partait un nœud de taffetas blanc à longs bouts flottants ; une sévigné en rubis et deux agrafes des mêmes pierreries rehaussaient cette robe ; les jolis poignets de la duchesse étaient emprisonnés d'un bracelet de perles fines et d'un autre en rubis. Dans ses cheveux, tombaient par derrière des touffes de bruyère blanche naturelle, et le double bandeau était séparé par un rang de rubis.

Dans le même salon, une femme très-mince et d'un blond cendré portait une robe en taffetas bleu pâle avec cinq volants à dispositions blanches brochées de blanc ; on eût dit des blondes blanches courant sur les volants. Madame Minette a essayé de proscrire les volants, et elle y est presque parvenue ; seulement quel-



ques femmes trop sveltes protestent et continuent à se grossir avec ces jolis ballons de gaze ou de soierie. Le corsage de cette robe bleue, à pointe et décolleté, était garni de blondes blanches qui se répétaient aux bords des manches et entre les bouffants qui les formaient. Le bracelet, la sévigné et les boutons d'oreilles étaient en mosaïque d'Italie sur fond d'émail bleu de ciel. La coiffure se composait de deux camélias bleus naturels.

La troisième robe, portée par une toute jeune femme, était en gaze de Chine rose; la jupe était unie à double tunique; sur le corsage, décolleté et à pointe, se jouait un très-large ruban de taffetas rose à bords satinés, formant berthe autour des épaules et se croisant sur la poitrine à la manière des tabliers brodés d'enfants; les deux rubans ainsi croisés s'arrêtaient vers le dessous du bras et allaient se déroulant sur la jupe de chaque côté du lé de devant jusqu'au bas, formant ainsi, quoique non fixés, une sorte de tablier; de chaque côté de ce large ruban, sur le corsage et la jupe, étaient posés deux rangs de petites blondes noires et blanches; ces mêmes blondes se répétaient entre les bouffants des manches courtes. La parure de la jeune femme était en grenats entourés de perles fines; elle n'avait dans les cheveux, pour relier les bandeaux à la natte de derrière, que deux nymphéas stellata sans feuillage. La garniture de robe en ruban que nous venons de décrire est une nouveauté charmante inventée par madame Minette.

Quoiqu'on ne danse pas à la cour, et que les grandes réceptions semblent supprimées, on se pare pourtant (car on ne peut pas ne point se parer à la cour) pour quelques réceptions intimes. Lady Hamilton, cousine de l'impératrice, en passant à Paris pour se rendre en Italie, a déployé dans ces réceptions peu nombreuses un luxe du meilleur goût. Toutes les robes de lady Hamilton, qui est en deuil, ont été faites par madame Camille; nous en avons remarqué deux d'une exquise élégance: l'une, en très-beau satin gris de plomb, était garnie tout autour de la jupe de bandes de velours noir posées en hauteur; sur les quatre bandes de devant étaient fixés, pour marquer le tablier, de grands nœuds de velours à bouts flottants. Le corsage, décolleté et à pointe, était sillonné, comme la jupe, de bandes de velours, posées en hauteur et dépassant en bas le corsage de leurs bouts repliés en double équerre qui venaient retomber sur les bandes de la jupe. Ce corsage avait une double berthe en dentelle noire, et la même dentelle garnissait les manches courtes, dont les bouffants étaient séparés par des bandes et des nœuds de velours.

L'autre robe, pour toilette de ville, était en moire antique violette, également sillonnée de bandes de velours noir; de chaque côté de ces bandes (sans nœuds par-devant) était posée une petite guipure. Les mêmes bandes ainsi ornées se croisaient en bretelles sur le corsage, montant, garnissaient les basques et s'étalaient en un double rang sur la couture et sur le bas des

manches. Inutile de dire qu'à la cour, comme à la ville, les robes habillées se font toujours traînantes et presque à queue.

Dans un brillant dîner donné par M. S., un de nos auteurs dramatiques les plus féconds, nous avons remarqué deux toilettes fort riches: la maîtresse de la maison portait une robe de velours vert émeraude; la jupe était garnie de chaque côté du lé de devant d'une guipure noire, posée en équerres répétées, qui montait de l'ourlet à la ceinture; dans le creux de chaque équerre était posée une rosace en passementerie noire, dont le milieu était formé par des perles de jais. Les mêmes équerres, dessinées pour une guipure et des rosaces plus petites, se jouaient en bretelles sur le corsage, montant, fermé par des boutons de malachite, autour des basques, au bas et sur les coutures des manches. Le col, clos par une broche en émeraudes entourées de perles fines, était en point d'Angleterre, ainsi que les manches de dessous. Pour coiffure, madame S. portait un petit bonnet composé d'une étoile en blonde sur laquelle s'étalait un feuillage d'eau. Un rang d'émeraudes ceintes de petites perles fines partageait le double bandeau. Les boutons d'oreilles étaient assortis.

L'autre robe, portée par une amie de madame S., était en taffetas blanc; une fine guipure blanche, aussi posée en équerres, formait tablier; mais au lieu de rosaces en passementerie une natte plate en jais blanc couronnait la guipure et en suivait le dessin. Le corsage, montant, fermé par des boutons de perles blanches, était orné des mêmes garnitures. La broche était en saphir ainsi que le bracelet. La coiffure, charmante sur des cheveux blonds, se composait d'une petite natte en velours bleu Louise, qui formait cercle entre les deux bandeaux; derrière un large nœud du même velours se déployait en rosace sans bouts, et sur cette rosace courait en méandre un joli cordonnet d'or. Le mérite de cette coiffure consistait dans la grâce avec laquelle elle avait été exécutée; elle sortait des mains de madame Minette, et avait été offerte par un vieil oncle à la jeune femme qui la portait; cela explique pourquoi les deux robes que nous venons de décrire sortaient de mains différentes: elles avaient été faites dans les ateliers de madame Eude Delbaas.

J'espère que voilà assez de descriptions de robes, et que nos lectrices seront satisfaites, eussions-nous dans le nombre cette beauté chantée par M. Alfred de Musset, et dont il dit:

Elle a mis depuis que je l'aime  
(Palmyre a dû compter les jours)  
Bien des robes, jamais la même...

Dans notre prochain bulletin nous parlerons des menus détails du costume, si importants pour une toilette élégante.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étran-



gers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du Dessin.

*Toilette de femme.* — Robe en damas couleur marron broché de noir; la jupe est sans garnitures; le corsage, les manches et les basques sont garnis de guipures noires; col et manches en point de Bruxelles, bonnets de la même dentelle avec des touffes de mauves rosées sur les côtés; bracelet et broche en camée d'Italie; brodequins en satin noir ouatés.

*Costume d'homme.* — Bottes vernies, pantalon en drap noir, habit pareil avec boutons en passementerie, chemise en fine toile de Hollande, cravate blanche en mousseline anglaise, gilet en piqué blanc avec boutons du même, gants en chevreau paille, chapeau en feutre noir, boutons de manches de chemise en lapis-lazuli.

## LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

### XXXIV.

Cédant aux conseils de sa sœur, Mirabeau se mit en route pour la Provence le 10 août 1782. Il allait triste et seul dans la chaise de poste qui le conduisait, traversant, après huit ans d'absence passés dans le malheur et les orages, cette terre natale où ses pères avaient laissé de glorieux et populaires souvenirs. Quand il arriva dans la petite ville de Manosque, lieu de son premier exil, mais où du moins les persécutions de son père avaient été adoucies par la présence de sa femme et celle de son enfant, son cœur se serra en pensant que l'un n'était plus, et que l'autre l'avait oublié durant ses longues années de souffrances. De Manosque, il se rendit au château de la Tourette, résidence du comte de Gassaud, de ce vieux gentilhomme auquel il avait autrefois accordé la vie d'un fils. Cet acte de clémence avait prolongé les jours du vieillard; quoique infirme et caduc, il vivait encore, et il avait voué à Mirabeau un souvenir de reconnaissance et d'affection que le temps n'avait pas affaibli. Il le reçut comme son enfant, et s'efforça de le retenir quelques jours en lui offrant l'hospitalité la plus amicale et la plus empressée; mais Mirabeau ne céda pas aux instances du vieillard; il avait hâte de revoir les bords de la Durance, les vieilles tours du château paternel, et de se retrouver auprès de son oncle, le seul ami qui l'eût soutenu dans sa vie, le seul en qui il espérait encore.

Le bailli, prévenu de l'arrivée de son neveu, lui

avait envoyé sa voiture au château de la Tourette, et Garcin, ce vieux serviteur de la famille de Mirabeau, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, voulut aller lui-même chercher son jeune maître. En le revoyant, sa barbe grisonnante se couvrit de grosses larmes; il fut un instant sans voix, accablé par l'émotion; et comme Mirabeau lui serrait affectueusement les mains en lui parlant de son oncle, de l'abbé Castagny, des fermiers du château, de chaque habitant du village, de tout ce qu'il n'avait pas revu depuis huit ans :

— La joie m'étouffe! s'écria enfin le vieillard en faisant un effort; et moi aussi j'ai à vous demander des nouvelles, mais de vous, de vous seulement. Qu'êtes-vous devenu depuis tant d'années? Hélas! souvent je vous ai cru mort! vous ne reveniez jamais près de nous, qui vous aimons, et quand je parlais de vous à votre oncle, il gardait le silence, baissait la tête et pleurait.

— Quoi! mon oncle versait des larmes à mon souvenir? dit Mirabeau attendri; il n'est donc pas tel qu'on a voulu me le faire croire, sévère, irrité contre moi, et plus disposé à me repousser qu'à m'accueillir?

— Ah! bien oui! répliqua le vieillard, il ne peut cacher son contentement depuis qu'il sait que vous devez arriver, il est tout ragaillardi, il donne des ordres dans tout le château, et c'est toujours : Mon neveu par-ci, monsieur le comte par-là.

— Il m'aime donc toujours? reprit Mirabeau.

— Comme son enfant! Il voudrait en vain le dissimuler, je lui ai dit hier encore : Entre vous et moi, monsieur le bailli, c'est inutile; M. le comte de Mirabeau nous a ensorcelés, et nous l'aimerons tous les deux jusqu'à la mort, nous ferait-il tout le mal possible.

— Du mal, à vous, mon brave Garcin?

— Non, jamais, mon cher maître; vous êtes bon, vous ne faites de mal à personne, je le sais bien, mais tout le monde ne devine pas votre cœur comme votre oncle et moi; oh! nous vous connaissons bien tous deux, nous vous avons vu si petit!

Et le vieillard, dans son attendrissement, se mettait à caresser Mirabeau comme il eût fait d'un enfant.

La route qu'ils suivaient pour se rendre au château de Mirabeau était un chemin de traverse étroit et cahoteux, tel que ceux qui sillonnent encore presque toute la campagne du Midi; les chevaux allaient presque toujours au pas, et souvent, pour les soulager, Mirabeau mettait pied à terre, prenait les devants et s'arrêtait à travers champs dans les fermes qu'il reconnaissait. Alors c'étaient des transports de joie de la part des métayers et des paysans qui après tant d'années voyaient revenir *monsieur le comte*. Plus il approchait et plus ces reconnaissances amicales se multipliaient. Quand enfin il se trouva dans les terres de ses pères, qui s'étendaient sur l'un et l'autre bord de



la Durance, ce ne furent plus seulement quelques hommes détachés qui vinrent à lui, mais des groupes nombreux accourus des villages, des hameaux et des métairies des environs; tous ces braves gens se pressaient en foule sur la route pour fêter son arrivée. Les uns le haranguaient dans le patois du pays, d'autres tiraient des coups de fusil en signe de réjouissance, d'autres brûlaient des feux de joie sur les hauteurs, pour annoncer à tout le canton que leur jeune maître était de retour. Ces démonstrations affectueuses ouvraient au bonheur l'âme de Mirabeau; il marchait heureux et riant au milieu de tous ces hommes rustiques dont la franche nature attirait son expansive et familière bonté. Dès lors il était appelé vers le peuple par l'instinct de son génie. Il sentait que du peuple devaient sortir les destinées futures de son pays : il aimait ces êtres sans culture, pleins de courage et de spontanéité, cette race plébéienne, enthousiaste, fière et hardie, par laquelle la France devait un jour se régénérer. Il sentait bien que la corruption et l'énervement qui perdent un État étaient en haut, dans la tête, dans la noblesse, mais que les vertus actives et les croyances fécondes, appelées à le reconstituer, vivaient dans le peuple, dans le corps de la nation.

## XXXV.

La nuit commençait à assombrir les grandes eaux de la Durance, déjà accrues par les pluies de l'automne, quand Mirabeau parvint sur ses bords. Le bac qui devait le conduire à l'autre rive était tout pavoisé de guirlandes de fleurs et de pampres de vigne qui pliaient sous le poids des grappes mûres. Deux ménestriers jouaient à la proue du fifre et du tambourin, et debout sur les bancs, tous les serviteurs de la maison de Mirabeau, en habit de fête, agitaient leurs bras et poussaient des cris joyeux en saluant le jeune comte; plusieurs qui étaient descendus sur la plage le portèrent en triomphe dans le bac, et comme Mirabeau venait d'y entrer, il découvrit, au milieu de cette foule empressée, son oncle le bailli, qui se soutenait au bras du vénérable abbé Castagny, chancelant lui-même d'émotion. Mirabeau se précipita à leurs pieds, pénétré de respect; mais son oncle le releva et l'embrassa avec une tendre effusion. Ils s'assirent tous les trois sur le banc d'honneur préparé pour eux, et les serviteurs, respectant ce bonheur de leurs maîtres, se tinrent à l'écart. Mirabeau pressait silencieusement la main de son oncle et celle de l'abbé; il avait tant à leur dire que les paroles lui manquaient, il restait absorbé dans la joie de l'heure présente. C'est ainsi qu'ils touchèrent à l'autre rivage, et laissant derrière eux les eaux de la Durance, où quelques étoiles commençaient à se mirer, ils franchirent le chemin creusé dans le roc, qui conduisait au château, dont les tours étaient alors couronnées des dernières lueurs du soleil couchant.

Les portes et les fenêtres du château avaient été illuminées, et la cour était encombrée par les habitants de la province qui venaient fêter le retour de l'héritier des Mirabeau. Échappant avec peine aux démonstrations de cette foule bruyante, le bailli, l'abbé Castagny et le jeune comte se rendirent dans la salle d'honneur où la table du souper avait été dressée; déjà plusieurs conviés les attendaient. C'étaient des amis du bailli, des gentilshommes de campagne, résidant dans des châteaux environnants. Le notaire, le médecin et le curé du village de Mirabeau n'avaient pas été oubliés, et le bailli avait aussi désiré que son avocat, M. Gassier, qui était également celui de la famille de Marignane, fût présent à l'arrivée de son neveu. Il espérait assurer par son entremise le succès des négociations qui allaient s'ouvrir pour réunir Mirabeau à sa femme.

— Mon cher Gassier, dit-il en présentant l'avocat au jeune comte, demain nous nous entendrons sur l'affaire qui nous occupe, mais ce soir livrons-nous au plaisir d'être réunis et buvons à l'avenir de la race des Mirabeau, que votre zèle aidera, j'espère, à se perpétuer.

Et le bailli, comme un chef de famille heureux et respecté, s'assit au milieu de ses convives; il avait placé Mirabeau à sa droite, l'appelait mon fils, se plaisait à faire briller son esprit et l'étendue de ses connaissances, et ressentait un orgueil tout paternel de l'admiration qu'il inspirait. Oubliant les humiliations et les malheurs des années qui venaient de s'écouler, Mirabeau savourait ces heures de fête comme le présage d'une vie nouvelle; il se disait que son mauvais génie devait enfin s'être lassé, qu'une destinée meilleure l'attendait, et que désormais il pourrait, dans une existence calme et honorée, satisfaire toutes les exigences de son cœur et développer toutes les ambitions de son intelligence.

Les hôtes du bailli ne le quittèrent que fort tard. Resté seul avec Mirabeau, il prolongea la veillée très-avant dans la nuit; ils avaient tant à s'apprendre, tant à se confier! Ils avaient à lire dans le cœur et dans l'esprit l'un de l'autre tant de sentiments, tant d'idées qu'une si longue absence leur avait empêché de se communiquer! Ils avaient à se rassurer sur eux-mêmes; Mirabeau à sentir que son oncle l'aimait encore, le bailli à se persuader que l'enfant de ses pères n'était pas indigne de son affection. Quand ils se séparèrent, Mirabeau, encore ému de cette réunion, ne put se mettre au lit avant d'avoir écrit à un ami :

« Mon oncle, dont il est impossible de deviner l'âme à moins de vivre avec lui, m'a comblé de bontés. Je ne trouverai point un homme en ma vie qui, comme celui-là, ne respire précisément que pour faire du bien. Tout l'appareil qu'il a pu mettre à mon arrivée, il l'y a mis pour m'en faire honneur dans la province. Sur ce qu'on lui avait mandé que je le séduirais (et il ne m'a point déguisé qu'il en avait été prévenu), je lui ai



répondu : Mon oncle, pourvu que je vous séduise jusqu'au dernier de vos jours, je ne me reprocherai pas cette séduction. »

## XXXVI.

Le lendemain dans la matinée, le bailli fit prévenir Mirabeau qu'il l'attendait dans la bibliothèque; aussitôt qu'il entra : — Il faut maintenant nous occuper de notre grande affaire, lui dit-il avec sa vivacité toute méridionale que l'âge n'avait pas refroidie. J'ai fait prévenir Gassier, il va partir ce matin même pour le château de Marignane, où votre femme et son père sont en ce moment; je le charge de lettres pour eux, écrivez-leur aussi pour leur annoncer simplement et amicalement votre retour en Provence; Gassier jugera de l'impression que leur causera cette nouvelle et des dispositions qu'ils montreront. Il faut tâter le terrain, nous verrons ensuite ce que nous auront à faire. Suivant le conseil de son oncle, Mirabeau écrivit à son beau-père avec respect, et à sa femme avec affection, et il espéra que ces lettres disposeraient favorablement l'un et l'autre à la réunion qu'il désirait. Comme il finissait d'écrire et remettait ces lettres au bailli, qui les parcourait avec satisfaction, l'avocat Gassier entra en costume de voyage, tout botté, tenant une cravache à la main. — Je n'attends plus que vos dépêches, dit-il après avoir salué, et dans quelques heures je suis au château de Marignane, où, je l'espère, monsieur le comte pourra se rendre bientôt, ajouta-t-il en se tournant vers Mirabeau. — Vous savez mes instructions, Gassier, dit le bailli, tâchez d'abord de parler à ma nièce sans témoins, de lui apprendre l'arrivée de son mari, et de lui remettre nos lettres avant que son père vous voie; je la connais, elle ne manque pas de bonté, mais elle est d'un caractère très-faible; un premier mouvement peut la ramener vers nous, comme la moindre résistance de sa famille la décider à ne jamais nous revoir. — Je comprends vos craintes, votre sollicitude, reprit Gassier, et j'agirai avec circonspection, soyez tranquille. Mais j'entends piaffer mon cheval dans la cour, je vous quitte pour revenir plus tôt. — A demain donc, dit le bailli. Et après avoir conduit l'avocat jusqu'à la porte de la bibliothèque, il revint causer avec Mirabeau.

## XXXVII.

Le château de Marignane est situé sur les bords de l'étang de Berre, vaste bassin d'eau salée qui n'est qu'un réservoir de la Méditerranée. Les dépendances de ce domaine du beau-père de Mirabeau en faisaient presque une principauté; car non-seulement les terres qui se déroulent au sud-est de l'étang étaient sa propriété, mais encore toute l'étendue de ces eaux poissonneuses, dont les pêches périodiques sont d'un immense produit, appartenaient au marquis de Mari-

guane. Ce château était visité chaque automne par le marquis et sa fille, qui traînaient toujours à leur suite une société brillante et frivole dont la comtesse de Mirabeau était devenue le centre. L'espèce de veuvage dont elle jouissait depuis huit ans et sa grande fortune, qui lui permettait de satisfaire son amour du plaisir et du luxe, attiraient auprès d'elle ce monde oisif et léger qui lui composait une sorte de cour. Parmi les personnes les plus empressées à lui plaire et à flatter ses moindres caprices, se faisait remarquer le comte de Gr..., le même que nous avons vu au château du Tholonet, et qui était devenu, par la mort du jeune Victor de Mirabeau, le plus proche héritier de l'immense fortune des Marignane. Quand son fils lui fut enlevé, la comtesse de Mirabeau conçut d'abord contre ce parent les plus sinistres préventions; mais il mit tant de zèle, tant de souplesse, tant de suite à les effacer, qu'il parvint enfin à étouffer dans le cœur de la malheureuse mère les horribles soupçons qui l'avaient un instant traversé; il inspira même avec le temps de l'amitié et de la confiance à la comtesse, qui cherchait à lui faire oublier, par ses sentiments, l'injustice qu'elle s'accusait de lui avoir montrée. Le comte de Gr... était devenu l'homme indispensable dans la famille des Marignane; c'était un intendant actif et intéressé, qui savait adroitement suppléer son oncle dans la gestion de ses terres, ce qui paraissait à la paresse efféminée du marquis de Marignane le plus sublime dévouement. Il avait la même habileté pour se rendre agréable à la fille qu'utile et nécessaire au père. Par ses soins, les fêtes les plus variées et les plus imprévues se succédaient comme par enchantement, et faisaient des jours de sa belle cousine, ainsi qu'il appelait toujours la comtesse de Mirabeau, une longue chaîne de plaisirs. Les distractions qu'il imaginait étaient si ingénieuses, la recherche et le goût qu'il mettait dans ses galanteries si exquis, que le pauvre comte de Galiffet commença à s'alarmer sérieusement du succès qu'une pareille courtoisie pourrait obtenir auprès de la comtesse, et il s'était rendu au château de Marignane pour disputer pied à pied au comte de Gr... la possession d'un cœur qui, disait-il naïvement, lui appartenait par droit d'ancienneté.

Le jour où l'avocat Gassier arriva à Marignane, une grande pêche avait été organisée par le comte de Gr... sur l'étang de Berre. Dès le matin les eaux furent battues par les marinières, et le poisson fut dirigé et arrêté, au moyen de vastes filets, vers le rivage voisin du château. Plusieurs barques légères, en forme de cygne, couvertes de tentes soyeuses et pavoisées de banderoles de ruban, étaient occupées par l'élégante compagnie du château, et formaient au bord de l'étang un fer à cheval, au centre duquel manœuvraient les bateaux des pêcheurs. C'était un ravissant spectacle! le soleil provençal, si radieux, si vif, se couchait à l'horizon du lac, et enflammait les eaux sous le feu de ses derniers rayons. Le ciel, d'un bleu limpide,



n'avait pas un seul nuage, l'espace pas un bruit; l'air était tiède et sans orage, la nature semblait écouter. Tout à coup, du côté du lac où les barques étaient rangées, s'éleva un chant mélodieux qui fut repris en chœur par des voix nombreuses; c'était la comtesse de Mirabeau qui, dans sa passion pour la musique, avait improvisé ce concert sur l'eau. Elle entonna d'abord d'une voix vibrante et étendue un morceau de Gluck, dont la large harmonie se répandit au loin. Toute la compagnie en répéta les accords, et les marins eux-mêmes soutinrent de leurs voix incultes, mais justes et pénétrantes, ce chant puissant que les échos du lac prolongèrent à leur tour. Tout en chantant, les promeneurs parcouraient sur leurs barques la partie de l'étang disposée pour la pêche; ils voyaient dans la transparence des eaux les poissons, effrayés par le bruit des voix et des rames, chercher à fuir l'étroit espace où ils étaient emprisonnés; ils agitaient leurs nageoires, décrivaient mille circuits, plongeaient dans les flots et revenaient à leur surface; parfois même, dans leurs rapides évolutions, ils bondissaient en dehors, comme pour chercher dans l'air une issue à leur prison. Enfin, quand les marins furent bien assurés que leur proie ne pouvait leur échapper, et que la pêche serait abondante, à un signal convenu, ils jetèrent leurs filets. Il y eut alors un moment de silence et d'attente; toutes les barques qui renfermaient les spectateurs s'étaient rangées près du rivage pour laisser plus de liberté au mouvement des pêcheurs, qui, debout, le cou tendu, l'œil fixé dans les filets, en déployaient avec de longues piques les mailles serrées. A un signal convenu, tous les bras se levèrent avec effort, tous les filets furent retirés à la fois et comme en mesure, et se dressèrent au-dessus du niveau du lac, ruisselants d'eau et regorgeant de poissons. A cette vue, toute la compagnie des barques élégantes poussa des cris de triomphe. Les hommes lançaient des pièces de monnaie aux marins, tandis que les dames leurs jetaient leurs bouquets pour les féliciter. Quand les filets eurent été retirés tout chargés de butin, les pêcheurs les nouèrent et les déposèrent dans les barques, qui reprirent le chemin du rivage, où déjà la société du château était descendue pour jouir d'un nouveau spectacle. Sur une vaste pelouse, à peu de distance de la plage, on avait préparé des paniers tressés de joncs, dans lesquels la marée devait être renfermée; les pêcheurs, ayant étendu leurs filets sur le gazon, commencèrent le triage. Le poisson le plus beau, réservé aux habitants du château, fut déposé sur une couche d'herbe marine dans deux grandes corbeilles, tandis qu'on divisa le menu fretin en autant de lots qu'il y avait de familles dans le village; le marquis de Marignane faisait largesse ce jour-là du produit de la pêche. Après avoir assisté à ce partage, qui se fit au milieu des cris de joie et des démonstrations de reconnaissance de tous les heureux villageois, les hôtes du marquis de

Marignane suivirent, en se promenant, la longue avenue qui conduisait au château.

## XXXVIII.

La comtesse de Mirabeau s'appuyait au bras de son cousin, le comte de Gr..., et le félicitait de la parfaite ordonnance de cette petite fête nautique, tandis que le comte de Galiffet, qui marchait près d'elle, épiait ses actions et écoutait ses paroles. — Madame, dit-il tout à coup, heureux d'interrompre une conversation qui le torturait, voici un nouveau visiteur qui vous arrive; peut-être fera-t-il diversion au plaisir que vous venez de goûter, et dont vous paraissiez encore tout absorbée. Et de la main il lui montrait un homme à cheval, qui s'avancait dans l'avenue. — Si je n'ai pour me distraire ce soir que ce nouveau visiteur, dit la comtesse de Mirabeau en éclatant de rire, je risque de mourir d'ennui. Cet homme qui marche vers nous est l'avocat Gassier, et il ne vient jamais ici que pour parler affaire.

— En vérité, on n'est pas plus malavisé, répliqua le comte de Gr..., et si vous le permettez, ma belle cousine, je vous suppléerai dans ces fastidieuses consultations.

— De tout mon cœur, mon cousin, répondit elle négligemment.

En ce moment l'avocat descendit de cheval, lia sa monture à un arbre, et vint saluer la comtesse.

— Soyez le bienvenu, monsieur Gassier, lui dit-elle en souriant, mais ne nous parlez pas d'affaire; nous sommes ce soir d'une humeur frivole, que les plus sérieux intérêts ne sauraient distraire. Voyons, prenez une part de nos plaisirs, mais, en échange, ne nous imposez rien.

— Pourtant, madame, c'est d'une affaire aussi intéressante qu'imprévue dont je désirerais vous entretenir le plus tôt possible, répliqua l'avocat.

— J'en étais sûre, s'écria la comtesse en riant plus fort; mais tenez, mon bon Gassier, voici mon cousin de Gr..., qui est l'esprit des affaires incarné, il me remplacera; permettez-le?

— Sans doute, sans doute, dit le comte de Galiffet, qui aurait voulu se débarrasser du comte de Gr... S'il s'agit d'une terre à affermer, d'une bâtisse à reconstruire, monsieur va vous dire tout ce qu'il faut faire; il est inutile de fatiguer madame.

L'avocat Gassier était un homme plein de probité, qui avait la confiance des plus grandes familles de la Provence. Il avait toujours éprouvé un sentiment répulsif pour le comte de Gr..., dont il soupçonnait la ténébreuse cupidité, et celui-ci lui rendait en haine et en mauvais service la surveillance active que l'avocat exerçait sur lui.

— Voyons, Gassier, qu'avez-vous à nous dire? poursuivit-il d'un ton dégagé.

— Rien à vous, monsieur, répliqua sèchement l'avocat. Et s'inclinant de nouveau vers la comtesse : L'aff-



faire dont je désire avoir l'honneur de vous entretenir, madame, ne concerne que vous; permettez-moi de vous parler sans témoin. Je ne prendrai que quelques minutes de votre temps, daignez accepter mon bras jusqu'au château, nous causerons en marchant.

— Vous êtes irrésistible, Gassier, s'écria d'un ton railleur la comtesse en échangeant le bras de son cousin contre celui de l'avocat. Allons, prenons les devants; et vous, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers le comte de Gr... et le comte de Galiffet, rejoignez la compagnie, que nous avons un peu devancée, et rassurez-la sur ma disparition.

Aussitôt que l'avocat et la comtesse eurent fait quelques pas et que celui-ci pensa qu'on ne pouvait plus les entendre :

— J'arrive de Mirabeau, madame, et j'ai plusieurs lettres à vous remettre.

— De mon oncle le bailli? dit la comtesse.

— Et d'une autre personne, ajouta l'avocat.

— D'un autre? Que voulez-vous dire? Il est donc arrivé? Mais silence! ne me parlez pas de lui! Si l'on nous entendait, si l'on vous soupçonnait de vous être chargé...

— On ne peut nous entendre, madame, et il faut absolument que je vous parle...

— Mais, alors, pas ici, dit-elle tremblante; passons dans le parc, où nous serons moins observés.

Et marchant plus vite, ils quittèrent l'avenue, et se perdirent dans une allée transversale. En les voyant disparaître, le comte de Gr... comprit qu'il s'agissait d'une confidence mystérieuse, et il se promit à tout prix de la pénétrer.

— Je vous laisse, dit-il au comte de Galiffet, j'ai quelques ordres à donner au château. Et franchissant rapidement le reste de l'avenue, il rentra dans le parc par un autre sentier que celui que l'avocat et la comtesse avaient suivi. Il les aperçut assis sur un banc, il se glissa jusqu'à eux, et se cacha sans bruit derrière un arbre, d'où il pouvait les entendre sans être vu.

— Arrivé d'hier soir! répétait la comtesse; je le croyais encore en Suisse, à Neufchâtel, et voilà qu'il tombe des nues. Quelle tête! quelle vivacité! il est donc toujours le même, du salpêtre enflammé!

MADAME LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

## LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE ET FIN.)

Ivan s'aperçut qu'il en avait blessé un quatrième; il se mit à sa poursuite. Arrivé au haut de la colline et

voyant le chasseur derrière lui, l'animal franchit le versant opposé. Ivan ne voulut pas le quitter; la descente était rapide; mais le chasseur, qui ne voyait que son gibier, s'inquiétait peu du terrain. Il glissait bien plutôt qu'il ne courait. Dans son effroyable rapidité il dépassa le mouton, et quand il voulut s'arrêter il était trop tard : un gouffre profond s'ouvrait béant sous ses pieds. Il en mesura tout le danger d'un coup d'œil, puis il ne vit plus rien jusqu'à ce qu'il se trouvât arrêté dans sa chute par la saillie d'un roc, sur le bord même du précipice. Ainsi préservé d'une mort certaine, Ivan rendit grâce au ciel, et remonta avec mille précautions la périlleuse descente, trop heureux d'en être quitte pour abandonner sa proie.

A chaque pas, nouveaux obstacles. Les progrès étaient lents, les vivres s'épuisaient, et les voyageurs avaient encore devant eux plus de douze jours de marche. C'était le moment le plus critique où ils se fussent trouvés jusque-là. Le repas du soir acheva leur provision de viande et de poisson. Comme ils se trouvaient alors au bas d'une petite côte, ils résolurent de la gravir tandis qu'il leur en restait encore la force. Deux heures après ils en avaient atteint le sommet. C'était une large plate-forme dénudée, battue par un vent incessant qui ne permettait pas de s'y établir, et qu'ils furent obligés de quitter pour aller plus loin dresser leur tente.

Le lendemain matin la nourriture manquait aux chiens, et les hommes n'avaient rien autre chose que du thé pour apaiser leur faim. Il était cependant impossible de s'arrêter; ils partirent, décidés à tuer deux ou trois chiens si le lendemain rien ne se présentait à eux. On se figure aisément la marche lente et pénible de cette caravane affamée. Aussi ce fut avec quelque plaisir qu'ils s'arrêtèrent à l'abri d'un petit bouquet de mélèzes rabougris. Hommes et chiens se regardaient d'un œil méfiant. Les animaux, au nombre de soixante-quatre, auraient sans doute tranché bien vite la question, s'ils n'avaient été élevés dans la crainte de l'homme; mais pour le moment ils étaient couchés haletants et épuisés. Tout à coup les voilà qui se lèvent avec fureur et se mettent à pousser des hurlements de rage : un ours était sur eux. Sakalar fit feu, et toute la bande sauvage se précipita sur la proie. Il eût été non-seulement inutile, mais dangereux même à des êtres humains d'aller leur en disputer une part. C'était déjà beaucoup que ces animaux trouvassent à satisfaire leur faim.

Cependant Sakalar savait bien que le lendemain ses compagnons, moins robustes que lui, seraient dans l'impossibilité de faire un pas, s'ils n'avaient pour la nuit que du thé pour les soutenir : aussi eut-il recours à un des expédients de son métier de chasseur. Le plus jeune des sapins fut abattu et dépouillé de son écorce extérieure. Cela fait, il recueillit la deuxième écorce, plus douce et moins coriace, laquelle fut mise hachée dans la marmite de fer, déjà pleine d'eau bouillante.



Chacun s'empressa autour de ce mets nouveau, attendant avec impatience le moment de le dévorer. Quant à Sakalar, toujours calme et méthodique, même à cette heure terrible, il se mit tranquillement à surveiller sa cuisine, écumant avec une cuillère la résine qui montait à la surface de ce bouillon. Peu à peu l'écorce se fondit, et il ne resta plus dans le vase qu'une pâte épaisse et gélatineuse qui fut trouvée des plus succulentes. Le courage renaissait à mesure que la faim s'apaisait; les convives eurent en outre la satisfaction de voir revenir au camp les chiens complètement repus.

Le matin, après une seconde ration de soupe d'écorce et de thé, les aventuriers continuèrent leur voyage. Devant eux se déroulait une seconde plaine immense, aussi aride que la première, sans la moindre éminence pour en couper la désespérante uniformité. La famine allait encore les atteindre, et personne ne pouvait dire quand on verrait la fin de ce désert de neige. Il fut sérieusement question d'abandonner là les richesses conquises; cependant on se décida à ajourner encore ce parti extrême. Le soir venu, on s'arrêta sur les bords d'une grande rivière bordée de quelques arbres. La largeur et la rapidité du courant l'avaient empêchée de se geler entièrement; il ne fallait donc pas désespérer encore. Le filet fut tendu d'une rive à l'autre d'un étroit passage, pour n'être levé que le lendemain matin; car c'est la nuit seulement que les poissons viennent se prendre.

Chacun sentait ses facultés paralysées. Quant aux chiens, étendus sur la neige et la langue pendante, leur rage allait éclater encore. Les arbres du rivage étaient élevés et dépourvus de sève et d'écorce tendre. La seule ressource qui restât aux voyageurs était d'avaler d'énormes tasses de thé en attendant le sommeil. Sakalar en donna l'exemple, et les hommes de Kolimsk, familiarisés avec de pareilles scènes, l'imitèrent de leur mieux. Ivan, lui, marchait de long en large devant le grand feu allumé près de la tente. Son regard errait de tous côtés, mais aucune image ne s'y venait refléter. Cette rivière aux eaux profondes et noires, gémissant tristement dans la nuit, ce tapis de neige sans limites, cette tente solitaire, lugubrement éclairée par son feu de bivouac, rien dans ce spectacle ne le pouvait arracher à l'unique pensée qui le préoccupait : lui seul était cause des souffrances de tous; c'est lui qui les avait amenés là; sur sa tête seule retombait le poids des maux endurés par ses compagnons, et avant tout par la tendre et dévouée Kolina.

La jeune fille, assise sur la neige, enveloppée chaudement dans ses habits, avait les yeux fixés sur le brasier pétillant. A quoi donc pensait la pauvre enfant? Ivan tout à coup s'approcha d'elle : — Kolina, lui dit-il d'un ton grave auquel le lieu et les circonstances prêtaient une sorte de solennité, Kolina, pourras-tu me pardonner jamais?

— Quoi? répondit doucement la jeune fille.

— De t'avoir amenée ici pour mourir loin de tes collines natales.

— Que m'importe à moi? dit la fille du chasseur avec un peu de précipitation peut-être; pourvu que mon père soit sauvé, je ne demande qu'à reposer sur les bords de la mer de glace, près des tombeaux des vieilles tribus du Nord.

— Mais pour toi, Kolina, j'avais espéré de longs jours de bonheur, dit Ivan; car j'aurais partagé mes trésors avec ton père et tu fusses devenue la fille la plus riche de la plaine de Miouré.

— Et vos richesses m'auraient-elles faite heureuse? reprit-elle avec tristesse.

— Eh bien! écoute-moi donc, compagne de mes jeunes années! dit le jeune homme avec transport. Qu'à cette heure je vive ou je meure, je ne suis qu'un insensé. J'ai quitté mon pays et mes amis pour venir braver les glaces du pôle et chercher une fortune qui devait me donner le bonheur; mais si j'avais eu seulement des yeux, je l'aurais trouvé, ce bonheur, dans la plaine de Miouré, que je n'eusse jamais dû quitter. Là, en effet, j'ai rencontré une jeune fille douce, bonne et généreuse, qui m'eût aimé d'amour en souvenir de notre amitié d'enfance; mais, fou que j'ai été! mes yeux étaient aveugles : je ne lui ai parlé que de ma sotte passion pour une veuve égoïste, et la vierge yakouta n'a plus vu en moi qu'un frère!

— Ivan, dit Kolina tremblante d'émotion, Ivan, que voulez-vous dire?

— Ce que je veux dire? répondit Ivan, c'est qu'à mon retour à la yourte de Sakalar je voulais déposer mes richesses à ses pieds et prier mon vieil ami de m'accorder la main de son enfant. Aujourd'hui la mort nous environne. Cependant, avant de mourir, je voudrais savoir quelle eût été la réponse de Kolina?

— Mais Maria Vorotinska? demanda la jeune fille, qui croyait rêver.

— Maria est depuis longtemps oubliée, dit Ivan; comment n'aurais-je pas aimé et préféré cent fois l'amie de mon enfance, la compagne de mes jeux? Kolina, Kolina, écoute la voix de mon cœur, pardonne, et oublie mon fol amour pour la veuve d'Yakoutsch, afin que je puisse rester ici et mourir sans remords!

— Vos paroles me rendent fière, Ivan, murmura la jeune fille, mais les comprenez-vous bien, et les souffrances du voyage ne vous font-elles pas dire des choses que vous ne pensez pas? Ivan, si vous n'êtes pas le jouet d'un rêve, si votre cœur ne vous trompe pas, Ivan, je suis heureuse.

— Parle, fille de Miouré, ange de la tribu des Yakoutas, dit Ivan, parle, et ne te joue pas d'un cœur qui n'est qu'à toi. Kolina, veux-tu m'accepter pour époux?

Une réponse franche et loyale combla les vœux du marchand d'Yakoutsch, et les heures suivantes s'écoulèrent rapidement dans ces doux épanchements et ces



tendres aveux qui ne finissent jamais avec les jeunes amants, dès qu'ils se sont révélé leur flamme mutuelle. Chacun d'eux avait jusque-là tellement dissimulé la pensée de son cœur, que de part et d'autre ils avaient mille choses à se dire. Depuis près de trois ans, Ivan et Kolina avaient vécu ensemble sans avoir osé rompre la barrière qui s'interposait entre leur vif mais secret amour; aussi semblaient-ils en ce moment ne pouvoir terminer leur délicieux entretien. Ivan s'était senti attiré vers Kolina du jour où la fille de Sakalar s'était d'elle-même offerte à partager ses dangers; mais ce ne fut que dans la caverne de la Nouvelle-Sibérie que son cœur fut tout à fait vaincu.

Si douces s'écoulaient les heures, que le reste de la nuit se passa sans que les jeunes gens songeassent au sommeil. Cependant le sentiment de leur cruelle situation leur revint en même temps à l'esprit, et, laissant leurs compagnons épuisés de fatigue continuer leur nuit de repos, tous deux, saisis de la même appréhension, se dirigèrent vers la rivière. A chacun la vie était devenue doublement chère, et l'idée d'une mort qui brisait toutes leurs espérances s'était soudain présentée à eux avec la pensée que peut-être le filet allait se trouver vide. Il en devait être autrement. Attiré doucement vers le bord, le filet résistait par son poids. Dès qu'il fut hors de l'eau, ils virent qu'il était plein. On était sur la poissonneuse rivière de la Vchivaya. Plus de trois cents poissons, petits et gros, furent déposés sur la rive.

— Debout! debout tout le monde! cria Ivan dans sa joie; puis, choisissant une douzaine des plus beaux, il abandonna le reste aux chiens.

Les animaux, affamés, se jetèrent avec avidité sur la nourriture qu'on leur présentait, tandis que Sakalar et les hommes de Kolimsk ne pouvaient revenir de leur surprise et en croyaient à peine leurs yeux. Un copieux repas fut aussitôt préparé; le poisson et le thé en firent les frais. Je ne dirai pas la quantité de nourriture absorbée dans ce festin, je craindrais trop d'alarmer mes lecteurs sur les estomacs de nos héros. Une heure après, ce n'étaient plus les mêmes hommes; les amants surtout n'étaient pas reconnaissables; malgré leur veille de la nuit passée, ils avaient l'air plus dispos que les autres. On résolut de camper encore au moins vingt-quatre heures dans ce même lieu. Les hommes de Kolimsk furent d'avis que la rivière ne pouvait être que la Vchivaya, et ils déclarèrent qu'ils pouvaient traîner le filet tout le jour, cette rivière, plus profonde et plus chaude que toutes les autres, jouissant d'une renommée fabuleuse pour l'énorme quantité de poisson qu'on y trouve.

Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Pendant ce temps, l'heureuse Kolina donnait un libre cours à sa joie en chantant les refrains de son pays. Cette gaieté soudaine étonnait Sakalar, qui ne savait rien encore; mais quand il apprit que, pendant cette nuit terrible, il avait trouvé un fils, le vieux chasseur pensa perdre

la raison. Depuis longtemps il aimait Ivan comme son enfant, et plus d'une fois, lorsqu'au temps de ses chasses le jeune homme partageait sa yourte, le vieillard avait formé dans sa tête le projet d'union qu'il voyait maintenant presque réalisé; mais les confessions d'Ivan à sa dernière visite à Miouré avaient dû nécessairement donner à ses pensées une tout autre direction.

— Tu es bien prompt dans tes résolutions! Ivan, dit-il après une pause.

— Très-prompt, en effet, répondit Ivan en riant, et je suis convaincu que ce sera aussi l'avis des jeunes gens de Miouré qui voudraient me disputer Kolina.

La jeune fille souriait et paraissait heureuse, et le vieux chasseur embrassait tendrement son enfant, ajoutant que la plus chère espérance de son cœur allait, selon toute probabilité, se trouver enfin réalisée bientôt.

Ce qu'avaient prévu les hommes de Kolimsk arriva. La rivière leur fournit autant de poisson qu'il en fallait pour le retour, et, comme Sakalar reconnaissait son chemin, désormais l'avenir leur appartenait. On empila les vivres sur les traîneaux, et les chiens, qui s'étaient bien repus pendant deux jours, reprirent vaillamment le harnais. On suivit les bords de la rivière. Elle était gelée dans la partie supérieure de son cours, comme on s'y attendait; mais le reste du trajet n'inquiétait personne, et au bout de quelques nouvelles journées de marches et de fatigues, la caravane entra dans Kolimsk, au grand étonnement des habitants, qui depuis longtemps croyaient les voyageurs à tout jamais perdus.

Ce ne furent que fêtes et réjouissances dans la ville pour célébrer l'heureux retour des hardis aventuriers. Il fallut rester quelque temps à Kolimsk pour attendre l'ivoire déposé près de la mer. Pendant ce séjour, Ivan et Kolina furent mariés. A peine si eux-mêmes y pouvaient croire, tant cette solution avait été prompte et inattendue. L'énorme quantité d'ivoire amenée à Kolimsk attira l'attention d'un savant distingué exilé dans ce pays. Il écrivit pour Ivan le rapport de son expédition, et le mémoire fut adressé au czar Blanc, comme on appelle dans ces régions l'empereur de Russie.

L'été venu, le jeune couple et Sakalar partirent pour Yakoutsck avec une caravane de marchands dont Ivan se trouvait le membre le plus riche et le plus important. Ils ne s'arrêtèrent qu'un jour à Miouré, et firent en septembre leur entrée triomphale dans la ville d'Yakoutsck. Ivan trouva Maria Vorotinska mariée et mère de famille; sa vanité n'en conçut pas grand chagrin. La ci-devant veuve fut quelque peu étonnée du retour d'Ivan et surtout de ses trésors; cependant elle fit bon accueil à sa femme, tout en restant convaincue de sa propre supériorité sur la jeune sauvage, ainsi qu'elle désignait tout bas Kolina à ses amis. Mais celle-ci était si douce, si aimable, si bonne, si heureuse, qu'elle se fit de nombreux partisans, et ces deux dames devinrent bientôt, à Yakoutsck, les arbitres de la mode.

L'année suivante, il arriva de la capitale un message pour Ivan. L'empereur le remerciait de sa curieuse



relation; il lui envoyait, avec ses félicitations, de riches présents, et le nommait premier magistrat civil de la ville d'Yakoutsk. Ceci acheva de faire pencher complètement la balance, et Maria n'eut plus qu'à s'incliner devant Kolina. Mais la jeune femme, qui n'avait rien de la morgue des parvenus, n'en resta pas moins l'idole de toute la ville. Ivan accepta avec orgueil et reconnaissance la faveur de son souverain; il devint bientôt, par son travail et son mérite, un magistrat utile et instruit. Le ciel bénit son union, et Sakalar eut dans sa vieillesse tout le bonheur dont il était digne.

Les années s'écoulèrent, et, en 1848, des réjouissances générales annoncèrent à tout Yakoutsk le mariage du fils de Maria avec la fille d'Ivan.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

## VARIÉTÉS.

### BEAUTÉ.

Quel moraliste si chagrin, et quel ennemi de lui-même ne s'arrête avec complaisance à cette première des recommandations, ne l'accrédite par son accueil et n'y cherche les garanties de ses impressions les plus vives, de ses sentiments les plus vrais? *La beauté*, disent quelques femmes vertueuses, *la beauté est plutôt un obstacle qu'un acheminement au bonheur*. Ah! peut-être... oui; peut-être cette idée pénible trouve-t-elle à regret sa place dans quelques souvenirs, chers encore, de nos belles un peu trop belles... Mais être belle assez pour plaire, assez pour captiver les vœux et l'attachement du seul homme qui nous occupe; assez pour obtenir, même au déclin de l'âge, quelque hommage du souvenir, et ces égards de la jeunesse, qui disposent une vieille beauté à juger de tout plus sainement, et à jeter plus de douceur dans ses conseils ou sa critique; ce bonheur n'est-il pas réel? et les *élues* qui en jouissent ne seraient-elles pas condamnables de faire cause commune avec les figures détruites qui voient tout en laid à l'âge de la raison, parce que la raison, pour elles seules importune, ne fut jamais à leurs yeux fascinés que l'apanage de la laideur?

Le sentiment du beau dans les arts est inné chez ceux mêmes qui ne peuvent se rendre compte de cette immense faculté de bonheur. Juges infailibles des plus rares productions du génie, pourvu que ces productions soient de la nature de celles que la truelle ou le pinceau soumettent à l'inspection des yeux. Hommes, femmes, enfants du commun qui s'écrient : « Ah! que c'est beau! » ou qui se détournent en silence, ont, par ce mot ou par ce signe, marqué le rang où doivent siéger les Raphaël, les le Nôtre, les noms obscurs et les noms immortels.

Les hommes du peuple, et particulièrement les hommes du Midi, sensibles à la mélodie et doués d'une voix touchante, sont non-seulement bons juges en musique, mais prononcent encore, et d'une manière surprenante de justesse, sur les beautés de l'art poussé si loin par le rival de *Kemble*, l'héritier de *Le Kain*, le grand successeur de *La Rive*. Talma passait à Nîmes, ville toute monumentale, toute commerciale aussi, et plus riche de savants que d'acteurs dramatiques. L'arrivée de Talma faisait événement, et la foule se porta à ses représentations. Mais bien lui prit, dès la seconde, de réformer les cris lugubres et les gestes forcés auxquels sa muse avait cru devoir descendre pour étonner, pour émouvoir un parterre d'hommes *en veste*. Peu s'en était fallu que l'*émotion* n'eût été d'un caractère nouveau, très-nouveau pour le *Roscus* moderne; et les applaudissements, ensuite prodigués à ses meilleures combinaisons, lui prouvèrent que ce sentiment, ce noble sentiment des arts, départi à toutes les classes, est le premier flambeau dont la nature ait armé le vulgaire pour diriger les hommes habiles dans toutes les imitations de la beauté qu'ils idolâtrèrent, et dont les éternels principes, gravés en lettres d'or à la voûte des cieux, se retrouvent à chaque pas que nous essayons sur la terre.

### ESPRIT.

Il sert ou il nuit au bonheur plus qu'aucune de nos facultés. L'abus de ce mot en altère la valeur. On a de l'esprit en France avec une facilité qui le met au rabais : c'est peut-être pour cela que les gens d'esprit maintenant veulent tous avoir du génie. Les gens d'esprit seulement spirituels, par conséquent épilogueurs, et cherchant, achetant, cultivant la gaieté comme une fleur exotique, sont quelquefois impatientants. On n'échappe point à leur finesse; mais que leur rapporte-t-elle? si peu de chose que, en général, les hommes trop spirituels ont presque tous le cœur ruiné. Beaucoup d'esprit avec beaucoup d'imagination, et une sensibilité qu'elle exalte, font les carrières brillantes et les destinées orageuses. Assez d'esprit avec de la bonté et beaucoup de raison est certainement préférable : c'est le partage des élus... Mais dépend-il de soi de le régler? ce qui dépend de soi, c'est de ne pas trop se presser de croire que l'on ait beaucoup d'esprit; c'est d'étudier, pour la conduite de la vie, celle de quelques personnes dont on ne parle pas, et qui seraient bien fâchées que l'on s'occupât d'elles. L'esprit de conduite, bon ou mauvais, gâte ou arrange toutes choses : c'est le secret des fortunes solides et des félicités inaltérables. Il consiste en grande partie à ne point trop dédaigner les petites épargnes, à ne point trop estimer les petits succès, à s'interdire les *pointes* avec les gens sensés et les épigrammes avec ses amis. L'homme d'esprit capable de sacrifier les égards de



l'amitié au plaisir de dire un bon mot dès lors n'est plus un homme d'esprit. On doit juger d'après son amour-propre du plus ou moins de complaisance de l'amour-propre qu'on attaque. Rien ne nous flatte davantage dans les causeries du soir que d'être attentivement écoutés de qui va parler à son tour; quand ce tour vient, sachons donc écouter. Ce conseil d'une femme aussi aimable que célèbre, et particulièrement si remarquable par sa profonde connaissance du monde, et la justesse et la délicatesse de tous ses aperçus; cet important conseil de madame de Genlis doit nous être présent, non-seulement dans la société où l'on ne cause plus guère, mais dans les discussions de toute espèce. Il prévient le mécontentement d'un interlocuteur susceptible ou verbeux; il donne à la réplique le temps de se former; de sorte que avec plus de politesse vous vous trouvez avoir réellement plus d'esprit. Un manque d'esprit bien fréquent auquel jadis n'étaient sujets que les enfants ou les hommes du peuple, et que nous ne pouvons attribuer qu'à l'ambition, l'usage ou l'imitation de *la tribune*, c'est l'habitude d'élever la voix quand nous commençons à fléchir dans un dialogue qui nous fatigue, et d'en appeler des yeux ou d'un signe de tête au témoignage des assistants qui n'avaient que faire d'être informés de ce qu'on nous disait. Cette impolitesse grossière a plus d'une fois suffi pour jeter une longue amertume entre telles personnes, dont l'une ne croyait pas avoir offensé l'autre. S'abstenir de ces petites choses est encore une des règles fondamentales de l'*esprit de conduite*, le meilleur, le plus rare, et celui auquel l'expérience nous invite à finir tôt ou tard par rapporter tous les genres d'esprit.

M<sup>me</sup> SIMONS CANDEILLE.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : *la Niaise*, par M. Mazères; *Rosemonde*, tragédie en un acte de M. Latour de Saint-Ibars. — THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : le *Comte de Lavernie*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Auguste Maquet.

Mentionnons *la Niaise*, qui n'a fait que passer, pâle ébauche de comédie, et méritant trop son nom sur la scène depuis si longtemps infertile du Théâtre-Français. Après *la Niaise* est venue *Rosemonde*, le petit drame aux grands effets manqués, et dont la première représentation a été terminée par une violente attaque de nerfs de mademoiselle Rachel. On dit même que la célèbre tragédienne, montée au diapason de l'action barbare, a voulu se poignarder dans sa loge; d'autres prétendent que ce beau désespoir lui a été inspiré par

le peu de sympathie que le public lui a témoigné dans ce rôle. Voici le sujet de *Rosemonde*, tel que nous le trouvons dans M. Amédée Thierry :

« Alboïn fit ses dispositions pour envahir l'Italie. Pourtant une chose le retenait en Pannonie, la haine de son peuple contre les Gépides, et son propre ressentiment contre leur roi Cunimond, fils de ce Thorisin qui avait été un ennemi si acharné des Lombards. S'en aller comme un fugitif sans avoir assouvi sa vengeance, et laisser derrière soi des terres sur lesquelles les Gépides ne manqueraient pas de se jeter, bravant la rage impuissante des Lombards et profitant de leurs dépouilles, c'était un parti qu'Alboïn, au dernier moment, ne se sentit pas le courage de prendre. On a prétendu avec assez de probabilité que les aiguillons de l'amour se mêlaient dans le cœur de ce barbare à ceux de la vengeance, — qu'épris de la belle Rosemonde, fille de Cunimond, il l'avait enlevée autrefois pour en faire sa maîtresse ou sa femme, mais que Rosemonde, échappée de ses mains, s'était sauvée chez son père; or Alboïn avait juré de la reprendre et de l'emmener avec lui en Italie. En proie à ces anxiétés, il songea à se servir des Avars, qui se trouvaient là tout à propos pour l'assister, et il envoya en grande pompe une ambassade à leur kha-kan. Les ambassadeurs lombards avaient pour mission principale de mettre les Avars en communauté de sentiment avec eux, en les piquant d'honneur et leur rappelant tous les mauvais procédés des Gépides et des Romains à leur égard. « Si les Lombards sont animés d'un vif désir de guerre contre les Gépides, dirent-ils à Baïan, c'est qu'ils veulent affaiblir l'empereur Justin, ennemi mortel des Avars, qui leur a retiré leur pension et les traite avec ignominie. Que les Avars se joignent aux Lombards, et les Gépides seront infailliblement exterminés; alors les richesses ainsi que le pays de ce peuple leur appartiendront à chacun par moitié. Plus tard, les Avars, maîtres de la Scythie entière, passeront une vie tranquille et heureuse; rien ne leur sera plus facile que d'occuper la Thrace, de ravager toutes les provinces grecques, et d'aller même jusqu'à Byzance. » Ils ajoutèrent que si les Avars consentaient à une alliance, il leur fallait se hâter pour empêcher les Romains de les prévenir; qu'ils pouvaient bien compter au reste que l'empire était pour eux un implacable ennemi, qui les poursuivrait dans tous les coins du monde et n'épargnerait rien pour les détruire. — Les ambassadeurs s'attendaient à voir Baïan accueillir avec empressement ces ouvertures, et se jeter à corps perdu dans une alliance qui lui annonçait tant d'avantages; mais il n'en fut point ainsi. Baïan les écouta froidement, et parut faire peu de cas de leurs propositions : « Il ne voyait pas clairement, disait-il, ce que son peuple y gagnerait. » Tantôt il déclarait qu'il ne pouvait pas entrer dans cette guerre, tantôt il confessait qu'il le pouvait, mais qu'il ne le voulait pas. Il les battait ainsi pendant longtemps, et quand il vit leur



impatience de conclure arrivée à son terme, il feignit de céder avec répugnance et proposa ceci : 1° que les Lombards lui abandonnassent immédiatement la dixième partie de tout le bétail qu'ils possédaient; 2° qu'ils lui assurassent en cas de victoire la moitié des dépouilles et la totalité du territoire appartenant aux Gépides. Ces deux conditions furent reportées à Alboïn, qui ne les examina seulement pas; il eût tout donné, son royaume, les enfants de son premier mariage et lui-même, pour voir la Gépédie détruite, Cunimond sous ses pieds et Rosemonde en son pouvoir. Cunimond effrayé envoya à Constantinople des avis et des demandes de secours; mais Justin ne comprit pas quel intérêt l'empire avait à défendre les Gépides dans la circonstance présente; il promit tout et ne tint rien. La guerre ne fut pas longue. Pris en face par les Lombards, en flanc par les Avars, les Gépides furent rompus, dispersés, repris et accablés partiellement. Les Lombards ne firent point de quartier, et si les vaincus trouvèrent quelques compassion, ce fut auprès des Avars, qui n'étaient pourtant point leurs frères de race, et qui épargnèrent cette population infortunée, en la réunissant dans quelques villages où elle fut tenue en état de servitude. Des Huns avaient donc reconquis l'ancienne Hunnie, et Baïan tout joyeux planta sa tente aux lieux où s'élevait cent ans auparavant le palais d'Attila. Alboïn, non moins joyeux, partit pour l'Italie avec la belle Rosemonde, qu'il avait retrouvée parmi les captifs, et le crâne de Cunimond, qu'il fit nettoyer et enchâsser pour lui servir de coupe à boire dans les festins. »

Voici la tirade que dans la tragédie de M. Saint-Ibars mademoiselle Rachel adresse à ce crâne :

Mon père! voilà donc après toute une vie  
De preuves, de revers et d'efforts de génie,  
Après tant de travaux et de gloire, ô mon roi!  
Voilà donc ce qui reste à ta fille de toi!  
Ah! la veille du jour où de ton char de guerre  
Tombé sanglant tu fus traîné mort sur la terre,  
Mes lèvres te baisaient, ô vénérable front!  
Front couronné qu'on livre à ce dernier affront!  
Et c'est là, siège ardent de force et de puissance,  
Là même où des projets si grands prirent naissance,  
O mon père! c'est là, dans ce foyer divin  
Où ton âme vivait, qu'ils ont versé le vin...  
Et je profanerais, moi, par un sacrilège,  
Tes restes vénérés, quand rien ne les protège!  
Ah! je voudrais pouvoir verser là tous mes pleurs,  
Et mon âme et mon sang fidèle à tes malheurs!

Voici aussi le chant de guerre des farouches compagnons d'Alboïn :

Peuples, bâtissez dans les villes  
Des temples, des palais, des bains;  
Labourez de vos mains serviles  
Les champs des patrices romains;  
Travaillez le fer et la terre,  
Forgez des armes pour la guerre :

Armures et maisons, bains de marbre, remparts,  
Voilà le butin des Lombards.

Tressez les chevelures blondes  
Des femmes aux regards tremblants,  
Baignez dans le cristal des ondes  
Le marbre arrondi de leurs flancs;  
Que l'or fauve et les perles blanches  
Ruissellent jusque sur les hanches :  
Parures et beautés, pleurs et cheveux épars,  
Voilà le butin des Lombards.

Peuple armé, le Lombard se vante  
D'avoir pu vaincre le vainqueur,  
Et d'avoir frappé d'épouvante  
Ces Huns mêmes qui faisaient peur.  
Les Hérules et les Gépides  
Ont connu ses flèches rapides :  
Barbares et Romains, rois chevelus, césars,  
Voilà les vaincus des Lombards.

A la Porte-Saint-Martin, le nouveau drame de M. Auguste Maquet a obtenu un grand succès. L'héroïne est madame de Maintenon. La veuve de Scarron a eu un fils dans sa jeunesse, un fils qu'elle croit mort, et que Louvois retrouve et oppose à sa fortune lorsqu'elle devient l'épouse de Louis XIV. De là la lutte de la mère et de la femme ambitieuse, fournissant une suite de scènes très-dramatiques dans lesquelles madame Guyon a montré beaucoup d'émotion et de dignité. Les décors sont beaux; la pièce est jouée avec ensemble et mérite d'être vue.

LÉOPOLD DANJEAU.

Veut-on occuper et amuser un enfant, on ne peut lui donner rien de mieux que le ROI DES ALBUMS. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché, et 10 fr. cartonné. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché, et 8 fr. cartonné.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 10 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie Plon frères, rue Garancière, 8.